



Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois

Valérie Haas

► To cite this version:

Valérie Haas. Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois. Les cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, 2002, 53, pp.32-45. halshs-01559497

HAL Id: halshs-01559497

<https://shs.hal.science/halshs-01559497>

Submitted on 13 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois

Valérie Haas *

*Mais une ville est plus qu'un lieu dans un espace,
c'est une action dramatique dans le temps.*
Geddes, P., 1904, p. 247.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, la question de la pluralité des mémoires collectives est prise en compte de manière saillante dans les sciences sociales. En histoire et en sociologie notamment, les travaux portent maintenant davantage leur intérêt vers des « cas de mémoire » jusqu'alors laissés pour compte: celles des victimes, des vaincus, des mémoires honteuses ou douloureuses. Alors que le passé était souvent présenté de façon unitaire dans la société, l'image d'une histoire consensuelle et normative est actuellement balayée par la prise en considération de mémoires collectives plurielles, posant par là même la question des enjeux identitaires qui leur sont sous-jacents. Cependant, il est encore peu question d'associer à ces réflexions le rôle particulier que peut jouer l'espace. Des auteurs pionniers tels que Halbwachs (1925) (1941) (1950) et Bartlett (1932) ont travaillé sur la question de la mémoire et de l'identité ou encore de la mémoire et de l'espace. En psychologie de l'environnement, Proshansky (1978) (1983) s'est intéressé au lien entre identité et espace. Malgré tout, la liaison théorique mémoire, identité, espace n'a que très rarement été abordée conjointement et a jusqu'alors peu fait l'objet d'étude en psychologie sociale. Pourtant, c'est bien au travers des problèmes identitaires que nous pouvons étudier la construction de l'espace selon les jeux ou « en-jeux » de la mémoire sous un axe temporel.

Une étude de cas, menée récemment, nous a permis d'envisager cette dialectique dans toute sa complexité, grâce à l'étude d'un objet polysémique: la ville de Vichy.

UN OBJET POLYSEMIQUE: VICHY

Cette petite cité de 28.000 habitants est située en plein centre de la France. Dans l'Allier, Vichy se pose comme une ville singulière, tant par ses caractéristiques géographiques qui la circonscrivent dans un espace limité, que par son histoire, unique dans la région. Ville enrichie par la venue des coloniaux à la belle époque du thermalisme, elle s'est constituée une identité à part, loin du style bourbonnais traditionnel. Elle se distingue tant par ses caractéristiques architecturales totalement en opposition avec le style de la région, que par sa longue tradition politique de vote à droite ¹.

* Maître de conférences en psychologie sociale, Université de Picardie Jules Verne, Département de psychologie, Chemin

Toute l'histoire de la ville repose sur une tradition d'accueil qui jouera des années en sa faveur et contribuera à sa réussite financière et à son renom. Au XIX^{ème} siècle, Vichy devient la « Reine des villes d'eaux » et prend sa véritable ampleur au moment de l'arrivée de Napoléon III, qui y séjournera épisodiquement entre 1861 et 1866. Ce dernier laissera d'ailleurs une empreinte à Vichy, qui lui vaut, depuis quelques années seulement, une fière reconnaissance. En 1940, quelques mois après la débâcle, le gouvernement français quitte Paris et se replie à Vichy à compter du 25 juin, date d'entrée en vigueur de l'armistice. Arrivent dans la cité vichyssoise plus de trente mille fonctionnaires (chiffre actuel de la population vichyssoise). Vichy devient alors « Capitale de la France », à titre provisoire. Cette ville qui avait vécu ses heures de gloire, se trouve enrichie d'un titre, qui dépasse presque sa volonté (Frelastre, 1975). L'histoire de la collaboration française durant la Seconde Guerre, prendra ses racines dans la ville qui donne ainsi son nom à l'une des périodes les plus sombres de l'histoire française.

Dans les années 90, le phénomène « obsessionnel » de Vichy surgit à la face des Vichyssois qui étaient restés dans l'ombre depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Le contexte brûlant de l'actualité les a soudainement ramenés à un passé auquel ils avaient pourtant tenté d'échapper depuis plus de cinquante ans. Ce moment a conforté notre envie d'aller travailler sur ce terrain afin de nous intéresser aux épiphénomènes de ce regain de mémoire sur les habitants. D'autant plus que le terme « vichy » peut prendre plusieurs sens: c'est à la fois une ville, que les hasards de l'histoire ont porté sur le devant de la scène, mais aussi une période, ancrée dans la mémoire sociale, lieu de mémoire par excellence comme l'écrit Nora (1986). Notre étude se nourrit de l'amalgame qui règne en France depuis cinquante ans et a pour objectif d'évaluer le poids du passé de la cité — repérable à travers son histoire — et déposé sous forme de mémoire au travers des représentations que les Vichyssois ont de leur ville.

Il nous a donc semblé intéressant de saisir la façon dont les habitants vivaient avec leur ou plutôt leurs du Thil, Amiens, Cedex 1, France. Toute correspondance relative à cet article peut être transmis par courriel à <Valérie.haas@waika9.com>

¹ L'Allier ayant été qualifié par Mandras de « campagne rouge ».

histoires. A la fois, celle du thermalisme, glorifiée par Napoléon III mais aussi celle honteuse (de nos jours) de Capitale de la France, ayant pour emblème l'image du Maréchal Pétain.

Avant d'aborder les résultats de cette étude, concernant le processus de reconstruction historique à l'œuvre à Vichy, il nous semble opportun de développer la dialectique théorique proposée en introduction, entre les notions de mémoire, d'identité et d'espace. Dans ce cadre, la prise en compte d'un axe temporel dans notre réflexion, nous permettra d'inscrire la mémoire non seulement dans une activité dynamique mais nous renverra aussi à ses fonctions identitaires.

LA DIALECTIQUE: MEMOIRE, IDENTITE, ESPACE

Que deviendrait un individu ou un peuple sans mémoire ? D'emblée, se pose la question du souvenir ou de l'oubli dans une société, des traces du passé qui révèle quelque chose de l'identité du groupe et fonde son enracinement vers l'avenir. Cela nous révèle aussi qu'afin de maintenir ses fonctions identitaires, la mémoire peut devenir un enjeu pour le groupe. Elle peut prendre ainsi un caractère créatif et se montrer modulable en fonction des exigences du présent. La prise en compte d'un axe temporel permet d'éclairer la possibilité pour le groupe d'une certaine mise en perspective de son histoire.

Dynamisme et créativité de la mémoire

L'enveloppe temporelle de la mémoire l'imprègne d'une certaine activité. Cette dernière, trop souvent étudiée de manière unilatérale doit être envisagée dans un rapport dynamique. Jodelet (1992) propose de l'appréhender sous l'angle de trois mouvements². La troisième perspective proposée par cet auteur, concernant les « heurts entre le passé et le présent », nous intéresse ici particulièrement, car même si la mémoire assure la continuité des individus et fonde leur sentiment d'appartenance, elle peut être aussi source d'enjeux, de négations, de silences quand le poids du passé est trop lourd à porter. Pour Jodelet, l'étude de la mémoire s'avère paradoxale : « La béance de l'oubli a une présence aussi forte et efficace que l'épaisseur du souvenir » (Ibid., p. 240). En effet, la mémoire entretient des relations trompeuses avec ce qui pourrait la définir à savoir le souvenir et la nier l'oubli : « La mémoire ne s'oppose pas à l'oubli, qu'elle englobe, et ne s'identifie pas au souvenir, qu'elle suppose » (Nora, 1984, p. VIII). Ainsi, la

² Jodelet (1992) propose une première perspective qui va du présent vers le passé : on s'interroge alors sur la façon dont les groupes se souviennent, sur l'intervention du présent vers le passé avec la reconstruction des souvenirs. Un second mouvement va du passé vers le présent. Ici, on étudie le retour du passé sous la forme de traces, de rémanences et de réminiscences, on peut aussi travailler sous le masque de l'oubli. Enfin, dans une troisième perspective, les heurts entre ces deux mouvements temporels, on s'interroge sur les conflits et les compromis entre tradition et nouveauté, les inerties, comme les problèmes liés à la falsification du passé et à son oubli.

mémoire ne doit plus être considérée à travers son acception première. Nous devons distinguer d'un côté sa définition littérale, de l'autre la possibilité de sa réminiscence : « J'appellerais mémoire ce qui demeure essentiellement ininterrompu, continu. L'anamnèse désignera la réminiscence de ce qui a été oublié » (Yerushalmi, 1988, p. 10).

Bien que la question du souvenir ou de l'oubli ait été peu étudiée en psychologie, elle a souvent fasciné les écrivains. Sous la plume de Borges (1957) est né Funès, un homme dont les capacités mentales sont infinies. Le contenu de sa mémoire est le reflet effrayant de la réalité, il ne peut rien oublier. Dans 1984, Orwell (1950) décrit un monde imaginaire où l'histoire serait réécrite par un Etat totalitaire. Winston, le protagoniste du livre, travaille au commissariat des archives : il est chargé de supprimer toute trace écrite des souvenirs de la collectivité, permettant ainsi une réécriture permanente de l'histoire. Sous l'angle de l'écriture, ces processus deviennent fascinants et renvoient à des enjeux identitaires individuels ou collectifs, forcément inquiétants.

Certains témoignages littéraires, nous révèlent aussi la difficulté de la réminiscence. Les expériences traumatiques sont à la fois impossibles à oublier et à raconter. On évoquera à ce propos, les situations extrêmes comme celles des camps de la mort, dont Lévi, Wiesel ou Semprun ont été les témoins. Chacun à sa façon, ces hommes ont tenté, avec difficulté, de transmettre ce passage de leur vie, pourtant inoubliable. Lévi (1987) (1989) (1995) témoigne d'une mémoire obsédante, presque compulsive et finira par mettre fin à ses jours. Wiesel évoque le poids du souvenir des morts et la lourde tâche qui consiste à témoigner pour ne pas les faire mourir une seconde fois. Semprun lui, écrit son premier ouvrage sur le sujet cinquante ans après en avoir échappé (1994). Il insiste sur la nécessité d'un temps de l'écoute, une sorte d'objectif commun qui doit coïncider avec un mûrissement social. Car non seulement l'expérience est difficilement mémorable, mais elle doit être rendue crédible. Le témoignage du passé fait appel à la confrontation avec les autres et à leur confiance. La mémoire recrée dans le présent pose le problème de sa transformation et de ses enjeux au niveau social.

Sous son aspect psychologique, l'oubli a été l'objet de questionnements dans divers domaines d'études, mais son approche, a été nous semble-t-il, bien moins développée que celle de la mémoire. C'est sans doute parce que « la face cachée de l'oubli », à savoir les causes d'une certaine sélection d'un contenu cognitif (qu'il soit de type informationnel, historique, symbolique, institutionnel...) comme les fonctions qu'il remplit, sont difficilement explicables, quantifiables et matérialisables.

Au niveau intra-individuel, l'oubli semble avoir un caractère de nécessité et remplir une fonction s'apparentant à une économie cognitive où l'individu ne peut pas tout mémoriser. Dans les recherches sur la mémoire à long terme, l'oubli est considéré comme un biais mnésique lié à l'échec de la récupération. L'indice temporel est pris en compte, comme la saillance de l'information permettant ainsi de mettre en évidence le rôle du contexte d'apprentissage du souvenir (Baddeley, 1993). De plus en plus, les recherches en psychologie cognitive introduisent

le rôle de l'émotion dans l'échec de la récupération informationnelle.

En psychanalyse, « *le tout mémoire est un enfer* » et « *l'oubli est une protection contre l'intolérable* »³. Freud a toujours insisté sur le caractère indestructible des contenus inconscients. On sait aussi qu'une bonne partie du travail psychanalytique repose sur l'importance de pouvoir les mettre en mots.

Sous ses aspects idéologiques, le travail de mémoire est souvent pris en charge par les institutions dominantes. La dénégation du passé, comme la compilation des souvenirs peut être source de graves dangers. Actuellement, il semble que le réinvestissement du passé dans nos sociétés occidentales ait donné une place parfois excessive au « *tout mémoire* » (Nora, 1984, p. XXVI, XXVII). On connaît à l'inverse, les dangers d'une négation de la mémoire. Pour Todorov (1995), il faut nécessairement établir une distinction entre le recouvrement de la mémoire et son utilisation, ce qui revient à poser la question de ses enjeux à l'échelle sociale. Pour Nicolaïdis (1994): « *le devoir de mémoire actuel a conduit à dénier toute légitimité au droit à l'oubli. Il ne suffit pas de soulever le voile, de dire toute la vérité, encore faut-il lui donner un sens, et donc rendre sa cohérence au passé, avec ses trop-pleins et ses trous, ses silences assourdissants et ses paroles ignorées* » (p. 12).

La question de l'oubli collectif a été principalement envisagée par les sociologues et les historiens. Merton fut l'un des premiers à en étudier ses enjeux institutionnels dans le champ scientifique. Mais, les monuments, les noms de rue, les plaques apposées par les collectivités, les mémoriaux ou les musées, les films, les contes mais aussi les commémorations que: « *les institutions s'efforcent de contrôler, tellement l'enjeu en est essentiel* » participent aussi, en temps que « *foyers épars* », à la constitution d'une certaine conscience historique⁴ (Ferro, 1985, p. 79). A ce niveau, la mémoire devient particulièrement sélective. Cette question peut être examinée à travers le pouvoir qu'exercent les institutions sur la remémoration des groupes, notamment par le biais des commémorations inscrites dans l'espace. En effet, commémorer, c'est aussi évacuer des souvenirs délicats ou honteux pour l'identité nationale. Des pans entiers de l'histoire peuvent ainsi être exclus de la mémoire officielle. Certains aspects du passé peuvent être mis en lumière par l'idéologie institutionnelle dominante alors que d'autres moins glorieux, restent dans l'ombre (Namer, 1987). Car lorsque les séquelles du passé sont trop lourdes à porter, ou que l'histoire du groupe est entachée de périodes sensibles, les hommes peuvent être conduits à vouloir effacer une partie de leur histoire. Rouso, à travers son analyse du syndrome de Vichy (1990), évoque la névrose engendrée en France, par le refoulement de la période de la collaboration. A l'aide de termes

psychanalytiques, il évoque le mal actuel dont est actuellement victime la société française à avoir trop longtemps cherché à oublier son passé. Il nous ramène aussi directement à l'enjeu de notre objet d'étude.

Connerton (1989) dans un ouvrage consacré à la mémoire sociale s'interroge sur le rôle de la narration des souvenirs en groupe et de leur transmission. Pour lui, étudier la formation sociale de la mémoire, c'est étudier les actes de transfert qui permettent au groupe de se souvenir. Il appuie sa démonstration sur deux exemples principaux: les cérémonies commémoratives et les pratiques corporelles et insiste sur l'importance de la ritualisation du passé par le groupe qui permet la transmission d'une histoire commune et sa permanence dans le temps. On insistera dans le même sens, sur le très bel article de Frijda (1997) consacré à l'acte de commémorer et à ses enjeux pour une collectivité dans le présent. Nous étayerons ce dernier aspect au cours de la suite de notre développement.

Dans le même sens, le langage peut être présenté à la fois comme contenu et processus inhérent au travail de remémoration. Pour l'école anglaise (Middleton & Edwards, 1986, 1997), (Billig, 1997) ancrée directement dans la lignée des travaux de Bartlett, la conversation est entendue comme une pratique sociale essentielle à toute activité de reconstruction. Chez Halbwachs (1925, 1994), le langage est utilisé comme un cadre conventionnel au moyen duquel les individus échangent leurs souvenirs et les reconstruisent.

Le récit de l'histoire du groupe s'effectue selon les modes de narration qui lui conviennent, en fonction de critères sociaux, historiques voire idéologiques dépendant de l'image qu'il souhaitera renvoyer de lui-même. De notre point de vue, la reconstruction des souvenirs s'exerce bien dans le présent, mais en fonction des enjeux du passé. Cependant, lorsque des souvenirs délicats peuvent avoir conduit le groupe à effacer une partie de son histoire, le retour dans le présent peut s'exercer sous la forme d'un symptôme ou d'une blessure identitaire. C'est ce que nous appelons, empruntant ce terme à la psychanalyse, le « *retour du refoulé* »⁵. Ce processus tel que nous l'employons ici, renvoie à des cicatrices du passé qui peuvent se révéler symptomatiques pour le groupe. Certaines recherches en psychosociologie portent sur la façon dont les souvenirs difficiles ou traumatiques sont vécus par le groupe et comment ils sont ensuite intégrés à sa mémoire collective. Dans ce sens, les individus peuvent chercher à effacer volontairement ou non leur passé ou en donner une autre version.

Pennebaker et Banasik (1997) s'interrogent sur les raisons qui amènent les individus en société à se souvenir de tel ou tel événement. Pourquoi certaines parties de notre histoire semblent ne jamais avoir existé alors que d'autres représentent pour le groupe un événement marquant et parfois déstabilisant ? Ces psychosociologues considèrent que l'activité sociale de remémoration collective repose sur

³ Citations tirées de l'intervention de J. Christeva « *mémoire et santé mentale* », à l'occasion du Colloque *Pourquoi se souvenir ?* organisé à l'U.N.E.S.C.O. en 1998. Publications Grasset (1999), p. 125.

⁴ Marc Ferro parle d'une conscience historique, mais on pourrait parler ici de la mémoire historique chez Halbwachs.

⁵ *Processus par lequel les éléments refoulés, n'étant jamais anéantis par le refoulement, tendent à réapparaître et y parviennent de manière déformée sous forme de compromis.* Vocabulaire de la psychanalyse, J. Laplanche et J.B. Pontalis (1967) (1988). Presses Universitaires de France, p. 424.

des processus dynamiques à la fois sociaux et psychologiques. Ils étudient l'effet qu'a pu produire sur les individus un événement public grave et la façon dont celui-ci s'ancre par la suite dans la mémoire sociale. En particulier, ils portent leur intérêt vers la ville de Dallas, après l'assassinat de John Kennedy et montrent que consécutivement à cet attentat qui marqua toute l'Amérique, les habitants de cette cité ont été stigmatisés par l'événement et devenaient les victimes d'un véritable harcèlement médiatique. Ils relatent que plus de vingt ans après l'assassinat, d'énormes moyens financiers sont mis en place à Dallas afin de rendre la cité « propre », de reconstruire des bâtiments. Dallas devient alors la ville du futur. Pennebaker explique que les groupes dont l'histoire est lourde à porter ou qui ont vécu un traumatisme important, mettent un certain laps de temps avant d'être capables de verbaliser quelque chose de cet événement. Nous reviendrons d'ailleurs plus loin, au cours du développement de nos résultats, sur la question du silence ou de l'oubli lié à certains événements historiques honteux ou douloureux. Pour ces auteurs, une certaine forme de narration de l'histoire du groupe (rituels, commémorations, expositions, érection de monuments) ne peut de ce fait s'effectuer que deux décades plus tard. La course du temps à travers la mémoire collective s'effectuera d'après eux sous la forme d'une résurgence positive.

A travers ces quelques travaux, consacrés essentiellement aux événements publics douloureux ou honteux, nous voyons que des stratégies de reconstruction du passé peuvent être mises en place par le groupe afin d'effacer ou de transformer dans le présent un passage pénible de son histoire. En outre, la dimension de la mémoire peut aussi produire des changements surprenants. Elle peut être révélée par son inscription spatiale. Avant d'envisager ce dernier aspect dans notre développement, il nous semble opportun de revenir plus en détails sur les fonctions identitaires remplies par la mémoire.

Les fonctions identitaires de la mémoire

L'inscription sociale des souvenirs pose les jalons d'une approche de la mémoire aux fonctions identitaires. Les individus dans un partage collectif du souvenir se retrouvent et s'unissent dans un même passé. La mémoire donne au groupe un sentiment de continuité à travers les temps et lui assure une certaine pérennité. Elle assure aussi une forme de cohésion entre les membres du groupe, qui par des rituels commémorant le passé (traditions, coutumes, commémorations) se transmettent une histoire commune et se rejoignent dans des pratiques et des valeurs collectives. Dans ce sens, trois fonctions de la mémoire peuvent être ainsi dégagées: une fonction de permanence ou socialisante, une fonction symbolique et une fonction normative.

** Fonction de permanence*

L'exemple fréquemment utilisé pour dégager la structure permanente de la mémoire collective à travers le temps est celui du groupe familial. L'existence d'une mémoire générationnelle a été étudiée par certains

sociologues dont les travaux portent sur des notions telles que le patrimoine, l'héritage ou la filiation renvoyant tous à l'idée d'une transmission (Muxel, 1996). La mémoire est ici collective parce que les souvenirs sont reconstruits collectivement par le groupe et qu'ils ont pour fonction de le renvoyer à sa propre identité.

La mémoire a non seulement une fonction socialisatrice, parce qu'elle permet aux sujets de construire leur identité individuelle et collective (mise en commun d'expériences, de pratiques) mais elle constitue aussi une sorte de référence (valeurs, modèles). Le groupe dans le présent s'inscrit dans une généalogie qui donne le sentiment d'une certaine assurance, d'une pérennité voire d'une fidélité au groupe. Le passé, enraciné dans l'histoire du groupe lui donne une certaine force cohésive.

C'est pourquoi, les fonctions identitaires de la mémoire doivent être considérées en prenant en compte l'histoire du groupe dans le passé et ses inscriptions dans le présent. Comme un va-et-vient permanent le groupe change, se modifie au cours du temps rendant ainsi la mémoire malléable. Elle peut prendre de nouvelles formes pour les individus selon les besoins du moment. Nous renvoyons, dans ce sens, à l'idée du « clair-obscur » proposée par Halbwachs⁶.

Dans un ouvrage, consacré principalement à la question de l'identité du groupe, Strauss (1992) recommande la prise en compte de son histoire. Il s'en explique en soulignant l'ancrage dans le passé des individus: « *Les individus appartiennent à des groupes qui sont le produit d'un passé. Si l'on désire comprendre les personnes (leur développement et leurs relations avec ceux qui ont pour eux de l'importance), on doit être prêt à considérer qu'elles sont ancrées dans un contexte historique* » (p. 173). L'étude de l'identité, ne peut se faire qu'en considérant que les individus et leurs caractères psychologiques sont aussi le résultat de l'inscription de leur groupe d'appartenance dans le temps. Ici, l'identité personnelle est associée à l'identité de groupe qui elle-même repose sur l'histoire. Pour cet auteur, l'appartenance des sujets à leur groupe, les renvoie aussi à une continuité symbolique qui les relie à leur histoire.

** Fonction symbolique*

Lapierre (1989) étudiant la question du changement de nom patronymique, qui renvoie au problème complexe de la filiation, montre combien la mémoire individuelle est étroitement liée à la mémoire historique et familiale: « *Dans la mémoire et dans l'histoire, le nom, comme repérage vertical, inscrit la succession des générations* » (p. 158). La mémoire des groupes est portée à travers le langage et notamment les symboles qui servent de relais.

Stora (1993) montre lui aussi dans un article consacré à la mémoire de la guerre d'Algérie, combien la

⁶ La question de l'intensité des souvenirs différente à la fois pour les membres du groupe, comme pour les groupes eux-mêmes, nous renvoie à ce que Halbwachs nomme le « *clair-obscur* ». Cette idée repose sur l'aspect continu de la mémoire qui se trouve dans un rapport changeant d'intensité au cours du temps. L'évolution des individus dans le temps, et leur passage à travers différents groupes, éclaireraient des parties différentes de leur histoire. Un aspect qui nous semble-t-il renvoie directement à la question identitaire.

méconnaissance de cette période et ce qu'elle représente en France et en Algérie a des répercussions sur les jeunes issus de l'immigration.

Car, dans la transmission d'un passé, se dégage l'idée d'un fonds commun, d'une sorte de patrimoine symbolique qui renvoie le groupe à son histoire. Halbwachs insiste sur les symboles familiaux: « *Quand on dit « Dans notre famille, on vit longtemps, ou: on est fier, ou: on se s'enrichit pas », on parle d'une propriété physique ou morale qu'on suppose inhérente au groupe, et qui passe de lui à ses membres. Quelquefois, c'est le lieu ou le pays d'origine de la famille, c'est telle ou telle figure caractéristique d'un de ses membres, qui devient le symbole plus ou moins mystérieux du fonds commun d'où ils tirent leurs traits distinctifs* » (Ibid., p. 152).

Partager la vie du groupe, signifie aussi partager des significations. La création d'un sentiment d'identité, où la mémoire remplit une fonction de permanence permet au groupe de se faire une image de lui-même. Cette image joue comme une référence pour le groupe où la mémoire remplit aussi une fonction normative.

* Fonction normative

Les coutumes, les traditions telles qu'elles sont véhiculées dans la communauté, les rituels liés à la commémoration du passé relèvent aussi d'une capacité normative de la mémoire. Celle-ci sert d'exemple aux individus et aux groupes qui seront reconnus en s'y adaptant et en pratiquant cette modalité du souvenir. Prenant l'exemple de la famille, Halbwachs considère que la mémoire est aussi une façon d'imposer aux membres du groupe des règles ou valeurs collectives. La mémoire sert d'exemple au groupe, elle est une sorte d'enseignement qui le définit à travers son identité. En ce sens, l'auteur renvoie à une mémoire du groupe, transmise et reconstruite à partir des cadres sociaux: « *En tout cas, de divers éléments de ce genre retenus du passé, la mémoire familiale compose un cadre qu'elle tend à conserver intact et qui est en quelque sorte l'armature traditionnelle de la famille* » (Ibid., p. 152).

La question du rapport mémoire-identité, prendra d'autant plus de sens quand cette relation s'inscrit dans l'espace. Car, dans son articulation avec la mémoire, l'espace médiatise quelque chose de l'histoire des sujets et pose la question de leur permanence et de leur continuité à travers le temps (Haas & Jodelet, 1999). Les groupes, par cette inscription matérielle, conservent les traces de leur passé et de tout ce qui les a précédé. L'espace renvoie aux générations successives qui y ont pris place et permet un travail de transmission dans le présent.

Mais, l'espace, parce qu'il correspond à une sorte de prolongement de ce que les individus sont et de ce qu'ils ont été, renvoie aussi à une forme de possession du groupe (au sens matériel, social et symbolique), qui peut parfois exacerber les enjeux identitaires. La mémoire collective, qui jusqu'alors se révélait être une fonction cohésive à l'identité des individus, peut alors devenir conflictuelle et constituer un véritable enjeu collectif: « *Socialement parlant, la mémoire collective est un bien commun qui soude de l'intérieur. Il n'en va pas de même quand*

l'expression identitaire s'inscrit dans l'espace. La délimitation du soi se fait en regard de l'autre, à travers la projection sur un territoire » (Jodelet, 1993, p. 86-87). Dans cette partie, nous envisagerons la fonction que remplit l'espace dans l'activité de reconstruction des souvenirs du groupe mais aussi son rôle symbolique dans la construction identitaire des individus, médiatisé par la mémoire sociale.

Une mémoire inscrite dans l'espace

Comme nous l'avons vu précédemment avec Pennebaker, une communauté d'individus peut par exemple, chercher à reconstruire son passé en érigeant des monuments qui, symboliquement, prendront une fonction positive dans la mémoire collective des sujets. Le groupe réifie ainsi son histoire à travers des lieux qui prennent sens et deviennent des témoignages exemplaires pour les individus. Parallèlement, démolir un espace revient parfois à anéantir matériellement et symboliquement ce qui appartient au groupe et à son histoire. On peut détruire une ville dans sa matérialité parce qu'elle représente le cœur même du groupe, son symbole. La question du lien entre l'identité et l'espace a été largement évoquée par les psychologues de l'environnement. Malgré tout, ces études laissent trop souvent pour compte, le rôle de la mémoire comme médiatrice du rapport du groupe à son espace. Pour Halbwachs, le cadre spatial intervient dans l'activité de remémoration du groupe sous deux aspects: il constitue à la fois un repère stable qui permet au groupe de retrouver ses souvenirs, mais il porte aussi en lui les traces de son histoire. Il est alors non seulement le gardien matériel du passé du groupe mais il en est aussi son symbole. Ces deux aspects seront ici présentés alternativement.

* Le cadre spatial de la mémoire

Pour Halbwachs, l'espace est avant tout un cadre social au moyen duquel le groupe reconstruit ses souvenirs. Non seulement il témoigne d'une inscription sociale des sujets, mais il représente aussi une armature stable, délimitée et continue, sorte de reflet du passé de la communauté. L'espace est en quelque sorte personnifié par le groupe. Il porte les marques de son identité et constitue une sorte de patrimoine matériel des souvenirs communs.

Tel un palimpseste, le lieu conserve la trace successive des multiples histoires du groupe qui se sont déroulées dans son cadre. Les images spatiales jouent un rôle positif dans le sens où l'espace est porteur de l'histoire du groupe. Il représente le lien sacré qui unit les individus à leur passé, souvent d'ailleurs celui-ci est idéalisé, on le préserve comme une icône. Si l'espace est amené à être transformé, les groupes s'y opposent car cela devient une menace pour leur propre identité.

La force d'un groupe s'inscrit aussi dans la permanence de son espace (Halbwachs, 1941). L'évocation d'un passé ancien, voire archaïque, révèle quelque chose de son attachement et de sa pérennité sur le sol. L'espace subsiste dans la mémoire du groupe tel une empreinte. Les sujets conservent en mémoire, grâce à ces vestiges, les souvenirs

de leur histoire par lesquels ils se reconnaissent et se retrouvent. Même si les lieux sont abattus ou n'existent plus, ils gardent leurs traces dans leurs mémoires. La question de l'attachement des groupes à leur espace participe de cette permanence. Les objets de notre entourage, les lieux où nous vivons, témoignent de significations non seulement sociales mais surtout symboliques. L'espace ne doit plus être envisagé uniquement comme le cadre où nous retrouvons nos souvenirs, mais aussi comme le symbole de notre identité. A l'échelle collective, cette dimension du lieu peut prendre des caractères conflictuels car touchant ici, à l'essence même du groupe.

* Les enjeux symboliques de l'espace

Pour Stokols et Jacobi (1984), les groupes sont reliés à travers des buts et des objectifs communs articulés à des orientations temporelles spécifiques (passé, présent, futur et coordination de ces trois temps). Ces auteurs mettent en évidence cinq critères qui illustrent l'interdépendance entre les groupes, l'espace et la temporalité⁷.

Ces différents critères renvoient tous à une signification symbolique des lieux et à leurs influences sur les actions et les pensées de leurs occupants. Pour ces auteurs, l'étude de l'espace doit porter sur la prise en compte d'un lien transactionnel entre les individus et leur environnement. L'ancrage des groupes dans un espace temporel rend compte de l'investissement symbolique qui les unit à l'environnement matériel. Mais les objets et les lieux, transmettent eux aussi leur influence de spatialité et de temporalité sur les individus. La signification de l'environnement symbolique ne doit donc pas être négligée dans le rôle qu'elle joue sur les communautés. De la même façon, on s'attachera à étudier sa fonction dans la construction identitaire du groupe.

Cette question prend d'autant plus de force lorsque l'espace est entendu dans le sens d'un territoire. Un espace délimité, tel une maison, une ville, ou un pays pose le lieu comme délimité par des frontières (réelles ou symboliques). Ici, l'appropriation qu'en a fait l'individu ou le groupe rend sensibles les questions identitaires parce qu'elles touchent à la fois à l'affect et au symbolisme auquel renvoie ce lieu.

La remise en cause de limites définies, l'intrusion dans cet espace propre au groupe peuvent devenir extrêmement conflictuels. D'autant plus que le lieu est d'abord et surtout mémoire du groupe: « *Tout lieu est ainsi, par nature dirons-nous, doublement mémoire: en tant*

⁷ Un groupe de référence: où les individus sont reliés entre eux.

Un environnement de référence: des objets et des lieux ont une fonction symbolique pour le groupe.

Un processus cognitif: la réminiscence du passé, l'anticipation du futur qui reflète de la profondeur temporelle du groupe et de son expérience.

Une tonalité affective: la valeur et la signification d'attachement entre les individus et leur environnement matériel.

Des modèles de comportements: l'utilisation des ressources, l'investissement pour le futur, l'histoire des lieux qui montrent la prédominance temporelle et l'orientation des membres du groupe vers leur environnement.

qu'objet dont le sens et les valeurs qu'il représente évoluent et parce que cette même évolution constitue le rapport de la mémoire des habitants » (Korosec-Serfaty, 1992a, p. 384). La dimension symbolique du lieu est plus ou moins chargée d'affectivité. Le lieu peut renvoyer au tragique, au sacré et soulève toujours la question de l'identité du groupe lui-même. Korosec-Serfaty rappelle que le patrimoine matériel, dans ce qu'il correspond à une forme d'héritage représente une possession ou un bien susceptible d'être réapproprié avec bénéfice, par un groupe au détriment d'un autre: « *la jouissance d'une parcelle du passé est une manière d'affirmer que le sujet n'est pas seulement lui-même mais aussi tout ce qui l'a précédé. Il s'agit donc d'une entreprise d'extension de l'identité que les sociétés entreprennent, à la façon des individus qui considèrent que leurs possessions sont des prolongements d'eux-mêmes* ». (1992b, p. 378-379).

D'ailleurs, en temps de guerre, il n'est pas seulement question de la destruction des hommes, mais aussi de celle de leur identité qui comprend autant leurs biens que leurs territoires. L'espace est un symbole humain, que l'on détruit au même titre qu'une propriété privée, qu'un patrimoine créé à l'image du groupe. Dans l'imaginaire, la ville est d'ailleurs souvent signifiée par l'image d'un corps humain.

Mais le lieu n'existe que dans la mesure où il a une signification pour le groupe. Même si l'espace existe dans sa matérialité, il ne prend sens que lorsque le groupe fixe son attention sur lui: « *Mais on ne peut pas dire non plus que si le groupe est assuré qu'il dure, s'il a en ce sens une mémoire, c'est parce qu'il se confond avec l'espace par toute une partie de lui-même, c'est parce que la matière et les lieux durent d'eux-mêmes. Car l'image de l'espace ne dure que dans la mesure où le groupe fixe sur elle son attention et l'assimile à sa pensée* » (Halbwachs, 1950, 1997, p. 235-236).

Les enjeux théoriques ainsi développés, nous permettent de revenir sur l'objet qui nous occupe. Référence permanente, source de stabilité, symbole du groupe, l'espace de la ville permet aux individus de se maintenir dans un univers commun, auquel ils s'identifient. Sous son apparence matérielle, la ville devient objet de représentations, investi au cours du temps par des pratiques communes. Etudiant les images que les sujets peuvent avoir de leur cité, nous toucherons à cette mémoire des lieux. A Vichy, l'étude de ce contenu de mémoire prend d'autant plus de sens que nous ne pourrions omettre de considérer que Vichy est aussi un terme qui renvoie à un lieu de mémoire dans la conscience nationale française. C'est aussi: « *le nom symbole d'un régime qui dura à peine quatre ans et dont le souvenir s'est pourtant incrusté dans la mémoire des français* » (Burin, 1986, p. 321).

Cette particularité de notre objet d'étude, à savoir la polysémie du terme « vichy », prend d'autant plus de sens, qu'à l'heure actuelle, dans nos sociétés occidentales, une place toute particulière est accordée au souvenir. Assujettis à un contexte de « *commémorite aiguë* » (Dosse, 1998, p. 9), de « *tyrannie de la mémoire* » (Nora, 1993, p. 112), les groupes doivent rendre des comptes sur leur passé, légitimant par la même leur histoire tout en garantissant une sorte d'éthique de leur identité.

Comme nous l'avons précédemment envisagé, si l'histoire commune comprend certaines aspérités, si elle devient un danger identitaire pour le groupe, la mémoire collective peut s'avérer extrêmement créative. Au cours du temps, la communauté transformera son passé et grâce à de nouveaux éclairages sera à même de rétablir ses intérêts dans le présent. C'est dans ce sens, que l'espace du groupe, garant de son passé, peut être amené à être modifié, transformé, manipulé redorant ainsi l'identité des individus et la rendant irréprochable, parfois même glorieuse. Pourtant, à Vichy, la symbolique du lieu reste entachée de significations difficiles à assumer. La ville garde en son nom et dans ses murs, les traces d'une histoire difficile à porter. Sont associées à l'espace urbain, des valeurs honteuses et négatives. Depuis plus de cinquante ans, les Vichyssois tentent d'effacer cette partie de leur histoire. Cependant, force est de constater que la conscience nationale, en perpétuant le souvenir de la période de Vichy, rend ce travail d'oubli et de recouvrement mémoriel plus laborieux et quasiment vain pour les habitants.

Afin d'étudier ces effets de mémoire, à savoir les traces du passé de la ville dans les représentations que les Vichyssois ont de leur cité, il nous a fallu nous plonger dans son histoire, retracer son passé social et politique. Des données « *objectives* » concernant le passé de la ville seront comparées aux discours que les sujets peuvent avoir sur Vichy. La sensibilité de ce terrain, comme la particularité d'une étude dans un cadre urbain, a nécessité la mise en place d'un outillage méthodologique particulier que nous développerons dans la partie suivante.

METHODOLOGIES

Le caractère multidimensionnel de notre objet, à savoir la mise en place d'une recherche au sein d'une ville, nous a amenée à déployer diverses méthodologies, tant issues de notre propre champ d'appartenance, que de celui de diverses sciences sociales comme les études urbaines, la sociologie ou l'histoire. La mise en place d'opérations de recherche pluridisciplinaires, nous permettant d'étudier différentes facettes d'un même objet s'est aussi avérée nécessaire à mesure de notre intégration sur le terrain. Deux modes de recueil de données ont été choisis: l'un qualitatif (entretiens, observations), l'autre quantitatif (cartes mentales, questionnaire). L'ensemble de ce travail a eu aussi pour objectif de montrer la puissance heuristique qu'il pouvait y avoir à associer dans une même recherche, des méthodologies et des points conceptuels issus de divers domaines des sciences humaines, trop rarement pris en compte conjointement. La mise en place d'une telle étude, relativement « ambitieuse », nous a confrontée à l'arrivée sur un terrain d'une extrême sensibilité. Les réticences des Vichyssois à pouvoir verbaliser l'histoire de leur ville, nous ont placé devant un mur de silence qu'il a fallu contourner. Ce silence, que nous avons apparenté à un secret ou à un tabou a pris la forme d'un non dit, d'un oubli collectif que nous avons tenté de saisir grâce à certains outils méthodologiques dont nous allons dégager ici les axes principaux.

1°) Afin de reconstruire l'histoire de la ville ainsi que son développement actuel une recherche en profondeur a été effectuée à deux niveaux: le premier consistait à consulter la littérature locale et nationale à ce propos, le second à mener une série d'entretiens avec des médiateurs. L'ensemble des prospectus locaux présentant la ville aux touristes a été conservé, tout comme les « *Lettres du Maire* » éditées à partir de l'élection de Claude Malhuret en 1989. Une recherche bibliographique plus commune a été effectuée tant au niveau local que national, par le relevé de l'ensemble des articles de presse, spécialisée ou non, en relation avec Vichy (la ville et la période). Des observations attentives ont aussi occupé nos séjours successifs dans la ville. Nous avons effectué un examen précis de certains lieux, comme les visites des musées vichyssois ou les parcours pédestres proposés aux touristes par l'Office du tourisme ainsi que la participation à des réunions internes à certains groupes comme ce fut le cas pour l'Association des Amis de Napoléon III.

2°) En outre, une démarche proprement psychosociologique a été aussi mise en place, combinant des approches qualitatives à l'utilisation de méthodes plus formalisées et adaptées à un plus grand nombre de sujets que nous présentons ci-dessous.

— Un premier style de passation de type exploratoire, nous a permis de saisir un ensemble de représentations et de valeurs sur la ville grâce à une série de vingt entretiens avec des sujets de différentes classes d'âge et contactés dans divers lieux de la cité. Elle alliait à la fois des données de type qualitatif et quantitatif puisque était ajouté, en fin d'interview, une série de cartes mentales. Le guide d'entretien est comparable à celui utilisé par Milgram et Jodelet (1976) (1982) dans leur étude sur les représentations socio-spatiales de la ville de Paris, qui fut ensuite normalisé par Jodelet dans deux enquêtes effectuées respectivement sur les villes de Rome et Nantes (1996). Celui-ci nous permettait de recueillir un discours concernant l'image de la ville en abordant différentes dimensions (physique, sociale, symbolique) combinées à la mise en évidence de certaines pratiques urbaines. En fin d'entretien, les sujets étaient amenés à répondre à une série de cartes mentales (dont la méthodologie est décrite ci-dessous). La passation enregistrée, nous a permis de recueillir un matériel qualitatif et quantitatif.

— Un second type de passation a consisté en l'utilisation d'outils standardisés permettant un recueil plus quantitatif des images de la ville. Un questionnaire proposé à 112 sujets résidant à Vichy, constitue la plus grosse partie de notre travail de recherche, tant par la formalisation nécessaire à sa mise en place que par la somme de données recueillies (Haas, 1999)⁸.

⁸ Un questionnaire de 37 pages (dont 8 photos couleurs) était fourni aux sujets. Pour des raisons pratiques, il nous semble difficile de le faire figurer dans le présent article. Le

Le questionnaire se compose de trois parties: un outil cartographié permettant le recueil des cartes cognitives de nos sujets, un panel de photographies et un questionnaire proprement dit. L'ordre de cette passation n'a pas été choisi au hasard. Le recueil des cartes devait être effectué au départ, permettant une projection des représentations directes de la ville, le panel servait d'outil transitoire à un jugement autour de certaines valeurs accordées à des lieux urbains, enfin le questionnaire en fin de passation devait nous permettre d'interroger les sujets sur des domaines plus sensibles, à savoir des questions portant sur la période historique de Vichy.

* Les cartes cognitives

La présentation de deux cartes de la ville, constituait la première phase du questionnaire. Dans le livret, deux cartes identiques étaient présentées l'une après l'autre. Sur la première d'entre elles, les sujets étaient amenés à indiquer leurs choix en désignant certains lieux qu'ils attribuaient à certaines valeurs, préférences, ou pratiques personnelles. Sur la seconde, ils devaient dessiner les limites qui pour eux, constituaient les frontières de la ville. Les sujets devaient donc faire leurs choix en fonction de l'ordre d'apparition des questions présentées (cf. *Questions proposées aux sujets pour établir les cartes mentales, tableau 1, annexe*). En se référant à une carte de la ville quadrillée, ils devaient indiquer les numéros qui correspondaient pour eux aux lieux choisis (ex: E4 et E5 pour la rue de Paris).

* Le panel de photographies

Ce style de passation par « photos interposées », a été choisi afin de recueillir des données que nous étions dans l'impossibilité de voir apparaître dans les entretiens pour cause de réticence des sujets. Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, le tabou reposant sur l'installation de Pétain entravait fortement le discours des sujets sur cette période de leur histoire. Il nous a donc semblé que ce matériel de style « *projectif* » pouvait pallier le manque dû à ce silence en servant d'outil interposé. Notre objectif était de voir quelles valeurs les sujets allaient accorder à différentes photos représentant des lieux emblématiques de l'histoire de leur ville⁹. Pour ce faire, nous avons choisi de comparer des lieux déjà connus comme ayant une valeur attractive ou répulsive (valeur évoquée lors des entretiens), à des sites ayant trait soit à la période de la Seconde Guerre Mondiale (hôtel du Parc, hôtel du Portugal) soit à la venue de Napoléon III (parc Napoléon et chalet de l'Empereur).

Puis, les sujets étaient amenés à évaluer ces photos en fonction de l'importance du site actuellement pour la ville, et faire part de son histoire. Enfin, ils devaient choisir sur l'ensemble de ces huit photos, quelles étaient les plus représentatives: de l'histoire, de l'architecture, de l'identité

détail des parties est cependant explicité dans la suite de notre développement.

⁹ Les huit photos étaient les suivantes: le chalet de l'Empereur, la maison de Madame de Sévigné, la place Charles de Gaulle, le parc Napoléon, l'hôtel du Portugal, la gare S.N.C.F., l'hôtel du Parc et la source des Célestins.

de la ville actuellement mais aussi de la période de Napoléon III et de Pétain à Vichy.

* Le questionnaire proprement dit

Il devait nous permettre d'interroger les sujets en toute fin de passation, sur des domaines plus sensibles, portant sur la période historique de Vichy ou encore sur l'image du Vichyssois dont il ne sera pas question dans le présent article.

Concernant le traitement des données, nous avons pu répertorier un certain nombre de variables invoquées grâce à la fiche signalétique remplie par les sujets en toute fin de questionnaire. Ces variables ont ensuite été constituées en indicateurs, afin de parvenir au traitement statistique des données. Concernant la variable « âge », un regroupement classique des classes d'âge a été mis de côté au profit d'un découpage historique, plaqué sur les courbes de température du syndrome de Vichy proposées par Rouso (1987) (1990). Nous sommes donc partie du principe que ces différentes périodes historiques avaient véhiculé différentes phases d'appréhension du régime de Vichy au cours du temps. La vie publique relayée par les instances sociales et culturelles n'avait pu que jouer un rôle sur nos enquêtés. Nous avons donc fait l'hypothèse que nos sujets avaient vécu le syndrome à des moments différents et que leur jugement sur l'histoire de la ville pouvait en être influencé. A partir de cette réflexion, nous avons construit trois classes d'âge (cf. *tableau Classes d'âge présentes à Vichy, tableau 2, annexes*). Cette procédure a aussi été choisie par Rouquette (1997) pour des raisons relativement similaires¹⁰ dans une étude récente.

En outre, nous avons créé un indicateur tenant compte du degré d'enracinement des sujets dans la ville, présenté dans la phase du dépouillement des résultats des cartes mentales.

Ces constructions d'indicateurs se sont avérées révélatrices d'un certain mode de prise de position de la part de nos sujets. Cela a justifié notre décision de les prendre en compte et de les appliquer au cours des différents traitements statistiques de notre enquête.

La totalité du questionnaire visait entre autres, à vérifier un certain nombre d'hypothèses et représentait la toute dernière phase de notre travail sur le terrain. Dans cet article, nous nous attachons à porter notre intérêt principalement sur une hypothèse qui reposait sur la mise en évidence d'un processus compensatoire.

Nous faisons en effet l'hypothèse qu'un processus compensatoire tendrait à remplacer la période honteuse de la guerre par celle glorieuse de Napoléon III. Plusieurs opérations de recherche devaient nous permettre de vérifier cette hypothèse.

En particulier, en analysant l'évaluation que les sujets allaient faire des différents sites historiques (ayant trait à ces mêmes périodes) sur le panel de photographies, mais

¹⁰ « Ce choix était destiné à opérationnaliser facilement la notion de distance par rapport à l'événement, et donc sans doute le nombre de relais de transmission: ce que l'on tient directement de son grand-père quand il a vécu lui-même les événements, ce que l'on tient de son père qui le tenait lui-même de son grand-père, etc. » Rouquette M.-L. (1997), p. 97.

aussi en étudiant parallèlement les marqueurs historiques relevés dans les cartes mentales de nos sujets. Ces derniers devaient en effet désigner ce qui constituait pour eux le Vichy historique ainsi que la visite qu'ils aimeraient faire faire de la ville à un(e) ami(e). Ces résultats pouvaient être combinés à différentes observations effectuées sur le terrain concernant notamment la façon dont le pouvoir institutionnel était parvenu à modifier l'histoire de la ville pour en donner une toute autre version.

Ces différentes stratégies de validation de notre hypothèse furent introduites en utilisant le point de vue méthodologique de Denzin (1978) qui parlait de « combinaison de méthodologies dans l'étude d'un même phénomène » (p. 291), et par Flick (1992), plus récemment parlant de « triangulation des données ».

RESULTATS

Un aspect important de notre travail a donc consisté à mettre en évidence un phénomène de reconstruction historique concernant la valorisation actuelle de Napoléon III dans la ville. Un processus compensatoire a pu être dégagé sur l'ensemble de la population vichyssoise qui tend à remplacer la période honteuse de l'installation du Maréchal Pétain par celle, glorieuse, de Napoléon III. Avant d'envisager les effets de ce processus sur les habitants, nous verrons comment la reconstruction de l'histoire vichyssoise trouve ses sources dans la façon dont le pouvoir institutionnel, relayé par certaines associations, est parvenu à modifier l'histoire de la ville pour en donner une autre version.

Mise en évidence d'un oubli institutionnel

A travers la question du patrimoine culturel et touristique nous verrons comment la municipalité et les instances qui lui sont attachées, sont parvenues à effacer des traces douloureuses de l'histoire de la ville. En outre, on observe à Vichy depuis quelques années une politique de rénovation urbaine qui n'est pas sans révéler une volonté de « nettoyage » symbolique de la ville, comme ce fut le cas à Dallas (Pennebaker et Banasik, 1997).

* Les musées vichyssois

En premier lieu, nous avons cherché à retrouver dans la ville des traces culturelles évoquant le séjour de Pétain à Vichy. Cette question nous a paru intéressante car elle renvoie à l'idée possible d'une transmission aux générations futures mais aussi aux marques symboliques d'une identité locale. A Vichy, tout a conservé son caractère d'origine. Il n'y a quasiment aucun bâtiment qui ait disparu depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Tout est ici resté intact.

Au cours de nos séries d'observations, nous avons voulu visiter l'ensemble des musées locaux afin de voir ce que Vichy incluait à la somme de son patrimoine. A l'exclusion des marques de l'Etat français, aucune trace d'une quelconque évocation de l'histoire politique. Le vide

des musées vichyssois à propos de la Seconde Guerre est aussi porteur de significations. Cette période semble ne jamais avoir existé. Cette absence de mémoire est en partie gérée par les autorités locales. Aucun travail de remémoration collectif n'a été effectué depuis cinquante ans dans la ville, aucune exposition n'a jamais fait état de cette installation particulière dans la cité, comme si celle-ci était amnésique de quatre années. A l'occasion de nos séjours à Vichy, notre attention s'est ensuite portée sur les visites que l'Office du Tourisme proposait pendant la haute saison. Les visites touristiques constituent l'occasion pour des villes de présenter aux visiteurs de passage les grandes lignes de leur histoire ou leurs caractéristiques régionales. Or, on peut d'emblée se demander de quelle façon, les institutions vichyssoises vont choisir de se présenter à l'extérieur ? Comme nous venons de le voir, les musées de Vichy ne font état d'aucun passage du gouvernement de Pétain dans leurs expositions. Mais les visites de la ville sont ancrées dans un espace riche en histoire. La totalité des hôtels et des villas ont été gardées en état. Peut-on dès lors, passer à côté de cette histoire « vichyste » en passant par Vichy ?

* Les visites pédestres

Les visites de la ville organisées durant la haute saison ont aussi fait l'objet d'observations. Deux circuits pédestres aux appellations bien différentes ont été prévus. Le premier, nommé « Vichy patrimoine », comprend toute la période de l'Empereur, les différents centres thermaux, les églises, la maison de Madame de Sévigné et le parc des sources. Le second, nommé « Vichy: 40-44 » consiste en une balade extérieure devant les principaux monuments ayant abrité le gouvernement vichyste. Or ces deux visites proposées actuellement par l'Office du Tourisme vichyssois (lui-même installé dans l'hôtel du Parc...¹¹) correspondent strictement au même espace... La période napoléonienne peut être superposée à celle de Pétain, car on visite le même quartier, voire les mêmes bâtiments. Ainsi, selon que les touristes décident de faire l'une ou l'autre visite, seul le discours du guide vichyssois change. Ce processus qui tend à remplacer la période honteuse de Pétain par celle glorieuse de Napoléon III trouve aussi ses origines dans la superposition spatiale de ces histoires. De ce point de vue, le recouvrement historique d'une période par une autre est pertinent à observer à Vichy car matériellement et symboliquement, Napoléon III « prend la place » de Pétain dans l'espace. Ces résultats nous amènent aussi aux remarques d'Halbwachs (1941, p. 190) qui évoquait par là-même la concentration sur un même espace, dans un même lieu de l'histoire « exemplaire » du groupe. En ce sens, Halbwachs entendait ici l'exemplarité comme un enseignement pour le groupe. Cet espace exemplaire pour le groupe vichyssois est entièrement consacré à Napoléon III, qui vient « oblitérer » le souvenir de Pétain. Ces résultats rejoignent d'ailleurs ceux

¹¹ L'hôtel du Parc a abrité durant la Seconde Guerre à Vichy: le Maréchal Pétain, Laval ainsi qu'une bonne partie du gouvernement de l'époque.

des cartes cognitives évoqués dans la suite de notre développement.

Mais, nous ne pouvons parler ici d'un véritable oubli collectif. Disons plutôt que nous assistons à Vichy à un processus de falsification de l'histoire du groupe. Les résultats de notre enquête nous renvoyant davantage à une forme de tabou ou de secret, plutôt qu'à un véritable oubli de cette période. Nous y reviendrons.

* La politique municipale

La municipalité vichyssoise a mis en place depuis 1990 un véritable processus de rénovation. Le slogan est « *Redonnons un cœur neuf à la ville* ». Pendant plus de trois ans, les gros titres municipaux sont souvent consacrés à la relance et la rénovation de la cité ¹². Cette volonté de laver Vichy (au sens propre et figuré), représente symboliquement d'après nous, le désir des Vichyssois de retirer de leur histoire toute tache qui l'obscurcirait. Cette volonté de nettoyer la ville rappelle d'ailleurs étrangement celle entreprise à Dallas, après l'assassinat de J.F. Kennedy (Pennebaker et Banasik, 1997). En outre, certaines associations vichyssoises prennent une large part dans ce processus compensatoire entamé à Vichy depuis les années 90. Entre autres, nous avons été amenée à nous pencher sur la place d'une association récente dans la ville: « *L'association historique des amis de Napoléon III* ».

* Le pouvoir des militants associatifs

A l'occasion de l'une de nos visites sur le terrain vichyssois, nous observons que certaines plaques de noms de rues avaient été fraîchement posées. Sous les dénominations traditionnelles, étaient installées de nouvelles plaques: le boulevard de Russie était devenu le boulevard de l'Impératrice Eugénie, la rue Hoover renommée la rue Impériale. On sait bien que les noms de rue représentent de véritables lieux de mémoire pour les collectivités et qu'ils jouent un rôle moteur dans les processus de fixation de la mémoire collective. La pose des plaques datant du Second Empire signifiait que la ville cherchait à redonner une place à Napoléon III. Après les visites touristiques consacrées à son héritage, la municipalité imposait donc à la ville de vivre à l'heure d'une autre époque. Quelques temps plus tard, à l'occasion d'une recherche documentaire dans le fond local de Vichy, nous sommes surprise de trouver un article consacré à l'installation dans les parcs de la ville, d'un buste de Napoléon III. L'association des « *Amis de Napoléon III* », ancrée dans la cité depuis la fin des années 80 avait réussi à exiger la pose de ce buste dans le parc les plus fréquenté de la ville.

Cette influence du poids institutionnel et associatif qui tente de remplacer les souvenirs collectifs et la honte de la guerre par la fierté d'avoir accueilli Napoléon III, joue un rôle primordial sur les représentations que les Vichyssois

ont de leur cité. On observe à Vichy, un effet du collectif sur les mémoires individuelles et une véritable prise en charge des habitants de cet effort institutionnel. Comment les habitants de Vichy, peuvent-ils ne pas être sensibles à ce nouvel intérêt porté à Napoléon III ? Quels rôles vont avoir joué ces différents pouvoirs (institutionnels ou associatifs) sur leur mémoire collective ? Sont-ils eux aussi séduits par cette nouvelle histoire ?

Les effets de la mémoire collective sur les processus socio-cognitifs à l'œuvre dans la construction de l'image de la ville

A Vichy, l'entreprise de reconstruction du passé par les institutions coïncide avec la mémoire collective des habitants. Les Vichyssois prennent en charge et adhèrent totalement à l'effort institutionnel de réinterprétation de l'histoire. L'établissement des cartes mentales a dégagé les effets de la mémoire collective sur l'espace et nous ramène à cette dialectique posée précédemment d'un lien théorique possible entre les notions d'espace, de mémoire et d'identité.

Deux cartes spécifiques nous ont aidé à mettre en évidence les marqueurs historiques dans la ville. Sur la première d'entre elles, les sujets devaient nommer les lieux qu'ils choisiraient de « *faire visiter à un ami de passage* ». Sur la seconde, ils devaient indiquer ceux qu'ils considéraient comme « *historiques* ». La lecture conjointe de ces deux cartes, nous permet de mettre en comparaison le Vichy « *ostentatoire* », celui que l'on souhaite montrer et dont on est fier, parallèlement à la connaissance que les sujets possèdent sur l'histoire de leur ville.

Les résultats concernant le Vichy « *ostentatoire* » peuvent être superposés sur les cartes cognitives correspondant au Vichy aimé, celui des promenades et où vit une population aisée. Le Vichy que l'on montre, est donc celui que l'on valorise sur différents points de vue, celui que l'on trouve beau, où l'on aime se balader, où les maisons sont belles et cossues et où vit une population aisée. Dans les commentaires fournis par les sujets lors des entretiens, apparaît l'histoire thermale de la ville ainsi que les différents sites ayant marqué le séjour de Napoléon III à Vichy durant le XIX^{ème} siècle.

Les marqueurs historiques ont été mis en évidence en analysant les cartes consacrées au « *Vichy historique* ». Ici, les zones désignées sont beaucoup plus restrictives que celles des visites. Celles-ci sont limitées aux plus vieux quartiers de la ville: le quartier du Vieux Vichy (C3 ¹³) et le quartier des sources, dit aussi quartier thermal (D2, D3 ¹⁴).

L'analyse statistique du choix de ces cases nous amène à un certain nombre de commentaires. Les hommes désignent le quartier du Vieux-Vichy comme historique ¹⁵, alors que les femmes choisissent les zones

¹³ C3 correspond à la case du Vieux Vichy sur la carte quadrillée proposée aux sujets.

¹⁴ D2 et D3 correspondent au quartier thermal sur la carte quadrillée proposée aux sujets.

¹⁵ C3 (histoire, SEXE): dd 1 = 1, Ch2 = 12,748, p = 0,0004.

¹² Extrait de quelques gros titres de la Lettre du Maire: « *La relance* » (mai 1990), « *Vichy avance* » (juillet 1991), « *En plein travaux !* » (octobre 1991), « *Gérer la relance de Vichy* » (juin 1992), « *89-92 la voie du renouveau* » (août 1992), « *construire notre avenir* » (janvier 1994).

thermales¹⁶. Un choix qui diffère aussi selon l'âge des sujets: les plus âgés préfèrent désigner la case C3, comme le site historique de leur ville¹⁷ alors que les sujets d'âge moyen choisissent le quartier thermal¹⁸.

En outre, la création d'un indicateur nommé « *Identité de lieu* », déjà évoqué dans la méthodologie, nous a amenée à différencier les sujets selon leur enracinement dans la ville¹⁹. Un phénomène intéressant se dégage grâce à celui-ci. Les sujets dont l'identité de lieu est moyenne ou forte choisissent le quartier du Vieux Vichy comme symbole de l'histoire de leur ville²⁰, mais leurs réponses divergent sur le choix des zones concernant la zone thermale. Les sujets dont l'identité de lieu est forte, valorisent les zones qui longent les parcs de l'Allier²¹ (tels qu'ils le faisaient pour les visites), alors que ceux dont l'identité de lieu est moyenne choisissent significativement plus la zone thermale comprenant les sources et le casino²².

Une recherche détaillée sur ces quartiers respectifs, a mis en évidence le fait qu'au XIX^{ème} siècle, le plus vieux quartier de Vichy fut effacé au détriment d'un nouvel espace où furent regroupés les sources et les bâtiments thermaux: « *Vichy la ville* », laisse la place à « *Vichy les bains* ». En 1860, les deux parties de la ville sont reliées. Elles constituent une seule et même ville qui compte 3740 habitants. Actuellement, ces quartiers correspondent aux « *Vieux Vichy* » et « *Quartier thermal* ». Les sujets, en associant ces quartiers actuels au Vichy historique, donnent donc une représentation relativement objective de leur développement urbain au cours du temps.

Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué lors des visites de la ville, le quartier thermal fut le lieu où se sont déroulés deux passages différents de l'histoire vichyssoise: le premier fut l'installation de Napoléon III, le second celui de Pétain. Or, si les sujets désignent bien ce quartier comme historique, l'aspect quantitatif de ces résultats ne nous permet pas de dire à laquelle de ces deux histoires ils font référence. Seuls, les entretiens préliminaires, nous

permettent de montrer que ces deux périodes sont connues des sujets. Malgré tout, les sites représentatifs de Napoléon III sont clairement valorisés dans leurs discours. Alors que l'ensemble des hôtels et villas qui constituaient les habitations pendant la guerre ne sont évoquées que dans les cartes mentales consacrées à l'histoire, on trouve très peu dans les commentaires des autres cartes cognitives d'évocation de ces sites, ils ne sont jamais mentionnés comme éléments que l'on connaît ou que l'on rejette. Ils ne se trouvent ni dans les cartes des connaissances, ni dans les préférences et ne sont pas l'objet d'une prise de position de la part des sujets. Si certains sujets associent ces lieux à une connaissance d'une partie de leur histoire (centrée uniquement sur l'hôtel du Parc, le Majestic et le Casino), ils ne les mentionnent jamais dans les cartes consacrées aux visites de la ville, à savoir le Vichy que l'on souhaite présenter, le Vichy ostentatoire.

Ce processus reflète une certaine démarcation des sujets avec leur histoire, une certaine sélection qui est similaire à celle effectuée par l'Office du Tourisme dans la présentation de ses deux visites pédestres. La partie « *patrimoine* » est clairement et volontairement dissociée de celle de la seconde guerre qui n'appartient pas à l'héritage de la ville.

Comment expliquer qu'actuellement les habitants évoquent Napoléon III et l'intègrent avec une sorte de nostalgie à la plus belle période de l'histoire de leur ville ? Comment expliquer qu'ils lui attribuent des valeurs tellement positives ?

« *Nous sommes libres de choisir dans le passé la période où nous voulons nous transporter* » écrit Halbwachs, qui compare le processus de reconstruction dans le présent, à la rêverie, ou au souvenir de l'être cher que nous aimons ramener à notre mémoire par l'imagination. Nous ne retenons que le meilleur, car même la rêverie demeure sous l'influence du milieu social présent. Au niveau collectif: « *la société oblige les hommes de temps en temps, non seulement à reproduire en pensée les événements antérieurs de leur vie, mais encore à les retoucher, à les retrancher, à les compléter, de façon à ce que, convaincus cependant que nos souvenirs sont exacts, nous leur communiquons un prestige que ne possédait pas la réalité* » (Halbwachs, *Ibid*, p. 113). Bien que cette histoire fasse actuellement partie intégrante de la mémoire collective vichyssoise, le passage éclair de Napoléon III dans cette ville n'est jamais cité dans notre histoire nationale et peut sembler totalement anodin. Pourtant, à Vichy, ce séjour a d'emblée marqué la mémoire et l'identité des habitants, mais paradoxalement dans un sens inverse à celui retenu d'aujourd'hui. La fière reconnaissance que les Vichyssois accordent actuellement à Napoléon III, ne date que de quelques années. En effet, l'Empereur s'empare du pouvoir le 2 décembre 1851. En province, les réactions sont mitigées: « *Vingt-cinq mille personnes sont arrêtées. Il en restera plus de six mille au début de 1853, la plupart « transportées » en Algérie. Le coup d'Etat et la répression qui l'a suivi creusent entre le pouvoir bonapartiste et les républicains réduits à l'impuissance, mais non soumis, un fossé qui ne sera*

¹⁶ D2 (histoire, SEXE): ddl = 1, Ch2 = 45,569, p = 0,0001.
D3 (histoire, SEXE): ddl = 1, Ch2 = 24,569, p = 0,0001.

¹⁷ C3 (histoire, AGE): ddl = 2, Ch2 = 13,312, p = 0,0004.

¹⁸ D2 (histoire, AGE): ddl = 2, Ch2 = 45,558, p = 0,0001.
D3 (histoire, AGE): ddl = 2, Ch2 = 24,567, p = 0,0001.

¹⁹ Afin de prendre en compte le degré d'enracinement dans la ville, nous avons choisi d'effectuer une catégorisation sociale de la population en créant un indicateur spécifique. Des variables telles que: le lieu de résidence, le nombre d'années passées dans la cité et les origines des parents et/ou des grands-parents. Ces différentes variables ont été pondérées en construisant une nouvelle variable molaire combinant ces différents aspects. Selon leur pondération sur l'échelle (des points sont attribués aux sujets selon leur enracinement), trois groupes ont été formés: faible, moyen ou fort enracinement.

²⁰ C3 (histoire, Identité de lieu): ddl = 2, Ch2 = 13,097, p = 0,0014.

²¹ D2 (histoire, IDT de lieu): ddl = 2, Ch2 = 45,954, p = 0,0001.

²² D3 (histoire, IDT de lieu): ddl = 1, Ch2 = 25,1, p = 0,0001.

jamais comblé »²³ La glorification accordée actuellement par les habitants n'est que reconstruction. En effet, en 1853, la population vichyssoise, fortement républicaine se soulève. On relate que: « *Le département de l'Allier, très républicain, n'accepte pas ce coup d'Etat de gaieté de cœur, à Lapalisse la population se révolte, s'empare de la sous-préfecture et il faut faire intervenir les troupes pour faire rétablir l'ordre. La répression est sévère et un certain nombre d'insurgés sont transportés à Cayenne ou en Afrique du Nord. C'est pourquoi lorsque quelques temps plus tard on propose à l'Empereur de se rendre à Vichy, il refuse* »²⁴. D'autres textes relatent l'ambiance à Vichy durant cette époque. A son arrivée, Napoléon III énonce une charte et demande respect et repos. Le silence dans les rues doit être garanti pour l'Empereur. En 1870, au moment de la bataille de Sedan, les Vichyssois donnent des signes évidents de rejet, en lacérant les tableaux à son effigie comme dans toute la France. Après son départ, il ne reste plus à Vichy aucune trace de son passage. Or actuellement, tant à travers le pouvoir institutionnel que le discours des habitants, se déroule à Vichy un processus inverse. Tout ce qui a trait à Napoléon III est mis en valeur dans la ville.

Se souvenir, ce n'est donc pas revivre mais plutôt reconstruire le passé à partir des cadres sociaux présents. Les souvenirs se trouvent réorganisés et donnent un nouveau sens pour le groupe. La honte et le rejet de la collaboration au sein de notre mémoire sociale, pousse les Vichyssois à transformer leur histoire collective et à la présenter sous un autre éclairage. L'histoire de Pétain à Vichy est actuellement dans l'ombre.

Mais la mise en évidence de ce processus de reconstruction historique à Vichy ne signifie pas pour autant que les habitants n'ont pas connaissance de la véritable histoire qui s'est déroulée sur leur territoire ou qu'ils l'ont oubliée. Cela nous a amenée à réfléchir à la question de la transmission des souvenirs dans le groupe lui-même. Il semble qu'à Vichy il n'y ait pas eu de verbalisation de l'histoire de la ville à travers les générations, une forme de secret autour de cet épisode national honteux se transmettant à travers les générations. Malgré et peut-être par une véritable détermination à vouloir effacer quelque chose qui en soit « *n'existe plus* », les Vichyssois font ressortir un stigmate éminemment présent. Ces remarques corroborent celles de Pennebaker et Banasik (1997, p. 9-10) qui évoquent dans leur article la place de la communication sociale dans les processus de mémorisation ou d'oubli d'un événement. D'après ces auteurs, un événement historique évoqué et « *parlé* » au sein d'une communauté aide les sujets à pouvoir oublier. A l'inverse, plus un événement est douloureux ou honteux plus il devient difficilement « *racontable* » dans une collectivité et laissera donc des traces certaines dans la mémoire des sujets.

Notre travail a démontré que le passage à Vichy du gouvernement de Pétain était tout à la fois reconnu et occulté par une partie des sujets. Dans le panel de photographies proposé, les habitants font peu état de

l'histoire de certains lieux emblématiques comme les hôtels symboles du gouvernement. Pourtant, ils les désignent comme les « *plus représentatifs* » de cette période²⁵. Dans ce sens, l'éclairage proposé actuellement par la communauté vichyssoise consiste à dénier l'existence de ce passé. On assiste alors à une nouvelle mise en forme de l'histoire qui tend à effacer cet épisode douloureux pour le groupe. Ceci pose la question du traitement de « *l'oubli collectif* » qui selon Yerushalmi est assurément: « *une notion aussi problématique que celle de la mémoire collective* » (1988, p. 11).

CONCLUSION

Le présent article combine plusieurs objectifs, que nous avons tenté de dégager au cours de notre développement. En premier lieu, il nous semble que ce travail peut contribuer aux recherches, encore rares en psychologie sociale, concernant la dialectique théorique posée entre les notions d'espace, de mémoire et d'identité. En particulier, les travaux pionniers d'Halbwachs mériteraient d'être davantage réintroduits et réinvestis dans notre champ d'étude.

Dans ce cadre, il nous paraît aussi tout à fait important de poursuivre des travaux sur la mémoire sociale, objet d'étude encore timide dans notre discipline, afin d'enrichir différents aspects face auxquels nous nous sommes heurtée au cours de notre recherche. En particulier, abordant la question des masquages du passé, nous avons tenté de démontrer l'existence des traces de l'histoire collective dans la mémoire du groupe mais nous avons peu développé la question de leur transmission. Mis à part les travaux cliniques de Freud, l'oubli comme fonction essentielle de la mémoire sociale intervient davantage dans une culture sociologique ou historique à laquelle nous avons fait appel et dont nous avons tenté de montrer l'intérêt dans notre propre champ disciplinaire. Cependant, des points sont encore obscurs. Des problèmes théoriques mais aussi méthodologiques sur lesquels il faudrait davantage se pencher, tout en reliant cette question de l'oubli aux mécanismes identitaires mis en jeu.

En second lieu, bien que ce travail ait été consacré à l'étude d'un cas spécifique, celui de la ville de Vichy, qui reste relativement limité concernant la possibilité d'une éventuelle comparaison sinon généralisation des résultats, il nous semble que cette recherche a montré l'intérêt heuristique de combiner différents niveaux d'analyse qui nous permettent de contribuer à une vision plus complexe de notre objet.

En outre, concernant la spécificité de notre terrain, appliquer à une cité au passé douloureux ou honteux, la généralisation de nos résultats trouvera des résonances dans des espaces urbains où l'identité des habitants dans le présent se trouve mise en cause et affectée par le passé.

²⁵ Pour l'hôtel du parc, alors que 8,82 % des sujets évoquent véritablement l'histoire de ce site (18 % déclarent la connaître), 32,7 % associent ce lieu avec le passage du Maréchal Pétain. Pour l'hôtel du Portugal, 14,1 % déclarent connaître son histoire (1,78 % la connaissent réellement) mais 29,8 % des sujets associent ce lieu avec le passage de Pétain à Vichy.

²³ Extrait tiré de l'Encyclopédie Universalis. Napoléon III, p. 4.

²⁴ Fascicule rédigé par les élèves du Lycée « Vichy-Cusset ». Compte rendu d'une recherche historique documentaire.

La psychologie sociale est en mesure d'apporter sa contribution à l'étude de la mémoire collective et historique et ainsi, de prouver l'importance des

phénomènes de mémoire dans la construction des rapports à la ville.

Tableau 1
Questions proposées aux sujets pour établir les cartes mentales

<i>Sur une première carte:</i>
1. Les endroits qu'il a le sentiment de bien connaître
2. Les endroits qu'il a le sentiment de ne pas connaître
3. Les endroits de la ville qu'il préfère
4. Les endroits de la ville qu'il n'aime pas
5. Les endroits de la ville où il a l'habitude d'aller faire ses courses
6. Les endroits de la ville où il a l'habitude d'aller se promener
7. Les endroits de la ville où il a l'habitude d'aller se divertir
8. Les endroits de la ville où il a l'habitude de rencontrer ses amis
9. Les endroits de la ville où il a l'habitude d'aller manger
10. Les endroits de la ville qu'il aurait envie de faire visiter à un ami de passage
11. Les endroits de la ville qui correspondent pour lui au Vichy historique
12. Les endroits de la ville qu'il associe au Vichy des riches
13. Les endroits de la ville qu'il associe au Vichy des pauvres
<i>Sur une deuxième carte:</i>
Veuillez dessiner les frontières qui selon vous délimitent la ville de Vichy

Tableau 2
Classes d'âges présentes à Vichy

Les sujets de moins de 20 ans: nés après 1976 soit 50,9%
Les sujets entre 20 et 40 ans: nés entre 1956 et 1976 soit 28,6%
Les sujets de plus de 40 ans: nés avant 1956 soit 20,6%

REFERENCES

- BADDELEY, A. (1993): *La mémoire humaine. Théorie et pratique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- BARTLETT, F.C. (1932): *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BILLIG, M. (1990)(1997): Collective memory, ideology and the british royal family, in D. MIDDLETON, & D. EDWARDS, (Eds): *Collective remembering*, Londres, Sage.
- BORGES, J.L. (1957)(1965): *Fictions*, Collection Folio, Editions Gallimard, Paris.
- BURIN, P. (1986): Vichy, in *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.): Vol. III, Les France, Partie I, Conflits et partages, Paris, Gallimard, p. 321-345.
- CONNERTON, P. (1989): *How societies remember ?* Cambridge, Cambridge University Press.
- DENZIN, N. (1970)(1978): *The research act*, Chicago, Aldine.
- DOSSE, F. (1998): Entre histoire et mémoire: une histoire sociale de la mémoire, *Raison présente*, 128, p. 5-24.
- EDWARDS, D. & MIDDLETON, D. (1986): Joint remembering: Constructing an Account of Shared Experience through Conversationnal Discourse, *Discourse Processes*, 9, p. 423-459.
- FERRO, M. (1985): *L'histoire sous surveillance*, Paris, Editions Calmann-Lévy.
- FLICK, U. (1992): Triangulation Revisited: strategy of validation or alternative ? in *Journal of the theory of social behavior*, Vol. 22, n°2, juin, p. 175-177.
- FRELASTRE, G. (1975): *Le complexe de Vichy ou Vichy Les Capitales*, Editions France Empire.
- FRIJDA, N. H. (1997): Commemorating, in *Collective Memory of Political Events. Social psychological perspectives*, PENNEBAKER, J.W., PAEZ, D. et RIME, B. (Eds), New jersey, Lawrence Erlbaum associates, p. 103-127.
- Geddes, P. (1904): in *Villes et civilisation urbaine XVIII^{ème}-XX^{ème} siècle*, sous la direction de Marcel Ronoyao et Thierry Paquot (1992), Paris, Larousse, p. 244-251.
- HAAS, V. (1999): *Mémoires, identités et représentations socio-spatiales d'une ville. Le cas de Vichy. Etude du poids de l'histoire politique et touristique dans la construction de l'image de la ville par ses habitants*, Thèse de Doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.
- HAAS, V. & JODELET, D. (1999): Pensée et mémoire sociales, in J.-P. PETARD: *Manuel de psychologie sociale*, Paris, Editions Bréal, p. 111-160.
- HAAS, V. & JODELET, D. (2000): La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs, in *Psychologie sociale*, N. ROUSSIAU (dir.), Paris, Editions In Press, p. 121-134.
- HALBWACHS, M. (1925) (1994): *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- HALBWACHS, M. (1941): *La topographie légendaire des Evangiles en Terre Sainte*, Paris, Presses universitaires de France.

- HALBWACHS, M. (1950) (1997): *La mémoire collective*. Paris, Albin Michel.
- JODELET, D. (1982): Les représentations socio-spatiales de la ville, in *Conception de l'espace*, DERYCKE, P.H. (Ed): Recherches pluridisciplinaires de l'Université Paris X, Nanterre, p. 145-177.
- JODELET, D. (1989): *Folies et représentations sociales*. Paris, Presses Universitaires de France.
- JODELET, D. (1992): Mémoire de masse: le côté moral et affectif de l'histoire, *Bulletin de Psychologie*, XLV, p. 405.
- JODELET, D. (1993): Mémoires évolutives, in *Mémoire et intégration. Ouvrage collectif*, Paris, Editions Syros.
- JODELET, D. (1996): Las representatividades sociales del medio ambiente, in INIGUEZ, L. & POL, E. (Eds): *Cognition representacion y apropiacion del espacio. Monographias Psico-socio-ambientales*. Communication au colloque de Palma de Mallorca, Mars 1989, Barcelone, Publications de l'université de Barcelone.
- KOROSEC-SERFATY, P. (1992a): Retour aux lieux-valeurs initiales et leur métamorphose, in *IAPS. XII^e International Conference. Socio Environmental Metamorphoses*. Chalkidiki, Greece. 11-14 July. p. 381-388.
- KOROSEC-SERFATY, P. (1992b): Sens du présent et visibilité du passé à propos des transformations de la signification de la sauvegarde du patrimoine bâti, in *IAPS. XII^e International Conference. Socio Environmental Metamorphoses*. Chalkidiki, Greece. 11-14 July. P. 372-380.
- LAPIERRE, N. (1989): Changer de nom, in *La mémoire et l'oubli. Communications*, N° 49, Seuil, p. 149-159.
- LEVI, P. (1987): *Si c'est un homme*, Paris, Julliard.
- LEVI, P. (1989): *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Collection Arcade, Paris, Gallimard.
- LEVI, P. (1995): *Le devoir de mémoire*. Paris, Mille et une Nuits.
- MIDDLETON, D. & EDWARDS, D. (1986): Joint recall and rumination to talk about the past, in *Conversational remembering in families. II European Conference on Developmental Psychology: European Perspectives*, Rome, September, p. 1-14.
- MIDDLETON, D. & EDWARDS, D. (1990) (1997): *Collective remembering*, Londres, Sage.
- MILGRAM, S. & JODELET, D. (1976): Psychological maps of Paris, in: H.M. PROSHANSKY, W.H. ITTELSON & RIVLIN (Eds): *Environmental psychology: people and their physical world*, New-York, Holt Rinehart and Winston, p. 104-124.
- MUXEL, A. (1996): *Individu et mémoire familiale*, Collection Essais et Recherches, Paris, Nathan.
- NAMER, G. (1987): *Mémoire et Société*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- NICOLAIDIS, D. (1994): La nation, les crimes, la mémoire, in *Oublier nos crimes. L'amnésie nationale: une spécificité française*, Autrement, Avril, N° 144, p. 10-33.
- NORA, P. (1984): Entre Mémoire et Histoire, in *Les lieux de mémoire*, P. NORA (dir.), Tome I. Volume I, Paris, Editions Gallimard, p. XVII-XLII.
- NORA, P. (1986): La nation-mémoire, in *Les lieux de mémoire*, P. NORA (dir.), Tome II. Vol. III, Paris, Editions Gallimard. P. 647-658.
- NORA, P. (1993): L'ère de la commémoration, in P. NORA (Ed.), *Les lieux de mémoire*, Tome III. Vol. III, Paris, Gallimard. P. 997-1012.
- ORWELL, G. (1950): *1984*, Paris, Editions Gallimard.
- PENNEBAKER, J.W. & BANASIK, B. L. (1997): On the creation and maintenance of collective memory: History as social psychology, in *Collective Memory of Political Events. Social psychological perspectives*, PENNEBAKER, J.W., PAEZ, D. ET RIME, B. (Eds), New jersey, Lawrence Erlbaum associates, p. 3-19.
- PROSHANSKY, H. M. (1978): The city and the self identity, *Environment behavior*, 10, p. 147-169.
- PROSHANSKY, H.M., FABIAN, A.K. & KAMINOFF, R. (1983): Place-identity: physical world socialization of the self, *Journal of Environmental Psychology*, Academic Press Inc. London, 3, p. 57-83.
- ROUQUETTE, M.-L. (1997): *La chasse à l'immigré. Violence, mémoire et représentations*, Liège, Editions Mardaga.
- ROUSSO, H. (1987) (1990): *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Points.
- SEMPRUN, G. (1994): *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.
- STOKOLS, D. & JACOBI, M. (1984): Traditionnal, present oriented and futuristic modes of group-environment relation, in *Historical Social Psychology*, GERGEN & GERGEN, K., New-York, M. Erlbaum, Hillsdale, p. 303-324.
- STORA, B. (1993): La mémoire dans la guerre d'Algérie chez les jeunes issus de l'immigration, in *Mémoire et intégration*, Ouvrage collectif, Paris, Editions Syros, p. 33-59.
- STRAUSS, A. L. (1992): *Miroirs et masques*, Paris, Editions Métailié.
- TODOROV, T. (1995): La mémoire et ses abus, *Esprit*, Juillet, p. 34-44.
- YERUSHALMI Y.H. (1988): Réflexions sur l'oubli, in *Usages de l'oubli. Colloque de Royaumont*, Octobre, Paris, Seuil, p. 7-21.

Reçu le 17 janvier 2000

Version révisée le 14 mai 2001

Accepté le 30 mai 2001